NOCES DE PAPIER

MÉLIKAH ABDELMOUMEN
PHILIPPE MANEVY

MÉMOIRE D'ENCRIER

NOUS PORTONS
CHACUN EN NOUS
LE PAYS DE L'AUTRE.
OÙ QUE NOUS SOYONS,
IL NOUS ACCOMPAGNE.
MOUCHOIR DE POCHE
REMPLI DE LIVRES.

MÉMOIRE D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

INFO@MEMOIREDENCRIER.COM
MEMOIREDENCRIER.COM

NOCES DE PAPIER

NOCES DE PAPIER

MÉLIKAH ABDELMOUMEN
PHILIPPE MANEVY

À Anne et Étienne, pour l'amitié et l'écriture.
À Ismaël, pour la suite du monde.

On dirait que l'on soufflerait sur les braises
On dirait que les pirates nous assiègent
Et que notre amour c'est le trésor
On dirait qu'on serait toujours d'accord

Alain Bashung, « Sur un trapèze »
Bleu pétrole, 2008
Paroles et musique : Gaëtan Roussel

ROMAN D'AMOUR EN MORCEAUX – 1.

Ce serait l'histoire de deux personnes qui ne devraient pas être ensemble et qui le sont quand même, depuis deux décennies.

Ce serait l'histoire de tout ce qui aurait dû les séparer : la femme serait une Québécoise aux origines mêlées (Tunisie, Saguenay) et l'homme un Français, issu d'une famille catholique, de huit ans son cadet. Beaucoup la diraient indomptable. Beaucoup le croiraient conformiste.

Cet homme et cette femme qui ne devraient pas s'être rencontrés auraient néanmoins tenu à vivre ensemble, s'y acharneraient, elle ayant tout quitté pour aller dans son pays à lui d'abord, et lui quittant tout douze ans plus tard pour venir dans le sien, à elle.

L'amour profond que l'homme et la femme développeraient au fil des années pour l'altérité de l'autre serait le plus inattendu des ciments. Et leur manière farouche de, chacun, la défendre, cette altérité, de la protéger bec et ongles contre ceux qui oseraient la dénigrer, serait probablement la chose la plus étonnante qu'il, elle, aient vécue.

Cet homme et cette femme se seraient rencontrés dans un atelier de création littéraire à l'Université de Montréal. C'est donc dans l'écriture que serait née cette histoire. Et lors des années qui suivraient, l'homme comme la femme écriraient beaucoup, séparément, sur ce que c'est que de quitter son pays.

Deux décennies plus tard, ni lui ni elle n'auraient toutefois abordé ce que font à un couple les chocs culturels, les efforts d'empathie, les insécurités, les échecs non partagés et ceux qui le sont, les épanouissements et succès inattendus, les inégalités, les comparaisons malheureuses, les complicités inébranlables et les jalousies irrépressibles. Les désaccords politiques. Les connivences fulgurantes. Et le fil qui tient tout ça ensemble : l'amour, profond, de l'autre dans toute sa différence.

Un jour, à l'approche de leurs vingt ans de mariage, l'homme et la femme en discuteraient. De l'idée d'écrire. Sur tout ça. Ensemble.

Vingt ans, c'est un bon chiffre pour un bilan, dirait-elle.

Alors, allons-y, répondrait-il.

PREMIÈRE PARTIE
ÉTRANGES ÉTRANGERS – LE PAYS DE L'AUTRE

Je vis dans mes valises
Quessé qu'tu veux j'te dise
C't'une maladie
It's a disease

Daniel Boucher, « La Désise »
Dix mille matins, 1999
Paroles et musique : Daniel Boucher

PHILIPPE

Je m'étais juré, après un essai sur mon immigration au Québec et deux récits sur ma famille, de ne plus céder à la tentation de l'autobiographie. Je disais que j'avais épuisé le sujet, que j'avais fait le tour de mon nombril.

Comme souvent, Mélikah m'a fait changer d'avis. Pas que je me sois découvert, grâce à elle, un intérêt nouveau. Mais elle a raison : notre histoire est suffisamment singulière et commune pour qu'il vaille la peine d'y revenir.

Singulière pour toutes les différences qui rendent, aujourd'hui encore, notre union improbable.

Commune parce que la confrontation à l'altérité est au cœur de l'expérience du couple. Tous les amoureux, même les plus semblables en apparence, connaissent ces malentendus, ces luttes d'ego, ces désaccords insurmontables – et qu'il faut bien surmonter (essayer de surmonter) pour tenir sa promesse, pour honorer la valeur absolue qu'on a, un jour, accordée à l'autre.

Le hasard nous a fait naître, Mélikah et moi, dans des pays et des milieux si différents que tout est amplifié, pour le meilleur et pour le pire : l'émerveillement face à l'autre comme le sentiment qu'on ne le comprendra jamais.

Il s'agit donc de parler de nous.

Nous : Mélikah et Philippe. Mais aussi : les Québécois et les Français, les « racisés » et les « blancs », les X et les Y, les femmes et les hommes,

les pauvres et les nantis (on me pardonnera, je l'espère, ces raccourcis, qu'il faudra chemin faisant critiquer, nuancer – dépasser, sans doute).

Nous : les écrivains, les écrivaines, les lecteurs, les lectrices.

Nous, qui essayons d'aimer.

Ce livre sera une maison de papier. Un objet fragile que nous nous efforcerons de construire ensemble, nous qui sommes incapables de monter un meuble Ikea sans nous disputer.

Nous laisserons la clé sous un pot de fleurs, près de la porte.

MÉLIKAH

Quand je repense aujourd'hui à mon déménagement en France fin juillet 2005, dont la raison officielle était une année d'échange doctoral entre Montréal et Lyon, mais dont la vraie raison était de pouvoir vivre avec lui, je nous trouve rétrospectivement téméraires, et d'une candeur effrayante. Une candeur qui, d'ailleurs, ne me ressemblait pas.

Nous nous étions rencontrés deux ans plus tôt, à l'automne 2003. Je venais d'avoir trente et un ans. Je commençais un doctorat en littérature ; il participait à un « échange bilatéral » entre l'École normale supérieure de Lyon et l'Université de Montréal. Nous étions tombés amoureux. Il allait repartir à la fin de l'année d'échange et nous ne savions pas comment nous allions survivre à cette séparation. Puis la solution nous était apparue : j'allais, pendant l'année universitaire suivante, déposer ma candidature pour faire l'échange en sens inverse. En réalité ce n'était là qu'un prétexte, un truchement pour aller rejoindre cet homme que je n'avais fréquenté que pendant quelques mois mais dont j'étais éperdument éprise. C'était la première fois que ça m'arrivait, et ce serait la dernière.

*

Il a atterri à Montréal trois semaines avant le jour du grand départ, afin de m'aider à vider mon petit appartement et à faire les démarches nécessaires pour pouvoir emmener avec moi mes deux chats. Je n'emportais que ça : une valise contenant des vêtements, une autre contenant des livres, et les bestioles, vaccinées et micropucées, dans leurs petites cages.

Moi qui avais toujours eu du mal à quitter mon appartement ne serait-ce qu'un week-end pour aller avec des amis dans un chalet, je laissais tout en plan, mes rares possessions et mes repères, pour le suivre dans un pays que je pensais connaître parce que j'en étudiais la littérature depuis des années et que j'avais rendu visite quelques fois à mon père, qui a habité Strasbourg pendant vingt ans avant de revenir s'installer au Québec en 2006.

Je ne mesurais absolument pas ce qui m'attendait.

*

Nous avons atterri à Paris et sommes allés passer une première nuit chez Isabelle, ma future belle-sœur, dans le quatorzième arrondissement. Elle était absente, je ne sais plus pourquoi. Mon corps m'envoyait des messages sous la forme de réveils paniqués toutes les heures. Je ne comprenais plus où j'étais. J'ai tenté de regarder à la télé une émission de variétés où l'on demandait à Jean-Philippe Smet – j'apprenais du même coup que c'était le véritable nom du chanteur Johnny Hallyday – de s'exprimer sur la politique européenne, entre deux blagues potaches et juste avant les prévisions annoncées par une « Miss Météo » filiforme et à moitié nue.

Tout me semblait extraterrestre dans ce que je voyais : les couleurs trop vives, le style clinquant des meubles et des accessoires de plateau, l'éclairage criard et cette attitude de l'animateur et des invités, un mélange de paresse intellectuelle chic, d'arrogance parisienne, et d'humour gras en costard et minirobe. Jean-Philippe-Johnny, lui, portait une veste de cuir, mais il ne faisait pas d'humour, et il m'avait soudain semblé évident qu'il était le dindon de la farce, le con du dîner. Comme si on l'avait invité justement pour ça, pour lui demander de parler de politique afin de pouvoir rire de ses réponses débitées avec le plus grand sérieux. Je ne comprenais pas ce que je voyais. Ce que je

découvrais me faisait peur. Mon ventre noué me demandait : qu'est-ce que tu fous ici ?

Philippe dormait. Il avait alors cette chance (c'est moins le cas aujourd'hui) de tout simplement dormir lorsqu'il était fatigué.

J'avais acheté un livre de Nelly Arcan, célèbre compatriote, à l'aéroport de Montréal. *Folle*[1]. J'ai éteint la télé et j'ai lu Nelly (qui allait devenir une amie quelques mois plus tard). C'est elle qui m'a extirpée de la spirale paniquée dans laquelle le dépaysement et ce talk-show à la parisienne m'avaient jetée.

Rien de tout ça n'entamait mon amour éperdu pour mon compagnon endormi. Mais cette nuit-là, j'ai craint que mon désarroi lui soit absolument et irrémédiablement inaccessible. Qu'il ne le comprenne jamais. Et j'ai ressenti une immense solitude dont je ne lui ai jamais parlé et qu'il découvrira en lisant ces lignes.

*

Après un bref séjour en Auvergne chez mes futurs beaux-parents, nous avons cherché puis trouvé un appartement à Lyon, dans le quartier de la Guillotière, près de l'Université Lyon 2. Je suis tout de suite tombée amoureuse de la ville, des berges du Rhône, des rues, de l'architecture, de la colline de la Croix-Rousse avec ses anciens immeubles d'ateliers de tissage devenus blocs appartements, son flanc en dégradé de couleurs claires et chaudes, au loin, de l'autre côté de l'eau. Où que je pose le regard, je me trouvais saisie par la beauté de la vue.

1. Nelly Arcan, *Folle*, Paris, Seuil, 2004.

Quant à la vie commune dans ce premier appart de « la Guil' », que nous n'avons pas habité très longtemps, c'était plus compliqué. Nous étions tendus. Le logement, exigu, était sous les combles, directement en dessous du toit incliné d'un immeuble à quatre étages de la Grande rue de la Guillotière, pas très loin des berges du Rhône, ce qui fait que c'était terriblement humide et qu'on y crevait de chaleur l'été. Il y avait une petite chambre où il n'y avait d'espace que pour un matelas jeté sur un sommier, et dont l'inclinaison du plafond faisait qu'on ne pouvait pas se tenir debout d'un des deux côtés du lit (Philippe a insisté pour que je prenne « le bon »). Toute la salle principale, de vingt mètres carrés environ, était recouverte de carrelage blanc, même la partie inférieure des murs, si bien qu'on se serait cru dans une piscine – surtout avec ces « velux », fenêtres basculantes qui perçaient le toit et qu'on ne pouvait ouvrir que juché sur un escabeau avec une perche spéciale, car à cet endroit le plafond était très haut, sa pente descendant vers l'espace chambre et salle de bains. La cuisine, dans un coin, avait pour tout équipement un frigo déglingué et une plaque chauffante. La salle de bains attenante à la chambre était elle aussi dans un recoin, et il fallait s'accroupir pour prendre sa douche – sauf, à la limite, si on ouvrait le velux juste au-dessus, celui-là situé à hauteur d'épaules, et qu'on en sortait la tête, comme dans une baignoire décapotable...

Les prises de courant étaient étranges. Les odeurs. Les minuteries qui commandaient un éclairage blafard dans les quatre étages d'escaliers sans ascenseur. Les bruits. La mezzanine sur laquelle nous avions installé mon bureau formait un triangle surélevé au plafond trop bas et où, même si je n'osais pas le dire, j'avais le vertige. Une échelle en bois dont les lattes essayaient de se faire passer pour des marches y menait. Un jour en voulant descendre trop vite j'ai glissé et fait un vol plané jusque sur le carrelage, comme dans un plongeon involontaire au fond de la piscine. Ma cheville gauche en porte encore les séquelles plus de vingt ans après ; elle n'a jamais retrouvé sa souplesse.

Nous avons eu nos premières grosses disputes dans l'appartement de la Grande Rue de la Guillotière. Nous allions de choc culturel intime en choc culturel intime. Nous qui ne nous étions jamais engueulés, nous sommes devenus un couple orageux. Je pense que nous nous sommes tous les deux demandé si nous avions fait une connerie. Une connerie de ne pas nous être posé la question : comment ferons-nous si ça ne marche pas ? Si elle est malheureuse ? S'il est malheureux ? Je pense que nous nous sommes sentis prisonniers de quelque chose dans cet appartement. Au-delà du lieu lui-même.

*

Je me rappellerai toujours la fois où Philippe a ajouté mon nom au sien sur la boîte à lettres dans le hall de l'immeuble, en y collant très proprement une petite étiquette le matin avant d'aller travailler – le bail était à son nom, que la propriétaire avait fait graver sur une petite plaque rectangulaire. Nous attendions des documents importants, nécessaires à l'obtention de mon visa.

Il n'a pas fallu deux heures pour que j'entende frapper à la porte. Je n'ai pas répondu tout de suite, intimidée comme si je n'étais qu'une invitée de passage dans cet appartement. Une voix de femme a lancé : « Monsieur Manevy, c'est la propriétaire ! »

Je suis allée ouvrir, inquiète.

Elle venait demander à qui appartenait le nom ajouté sans sa permission sur la boîte à lettres, et dire qu'il était interdit de « dégrader les espaces communs ».

« Vous n'avez qu'à demander qu'on vous adresse votre courrier *chez monsieur Manevy*. Dites-lui de retirer votre nom. Il ne m'a pas prévenue que vous étiez deux. »

Elle a descendu les quatre étages de son pas nerveux avec ses escarpins de bourgeoise qui faisaient clic-clac. Elle a appelé Philippe pour exiger que nous retirions au plus vite mon nom. Il a promis de le faire le soir même. Il m'a raconté tout ça à sa pause du midi et je lui ai avoué que je voulais bien qu'il s'en occupe en rentrant du travail, ma honte étant telle que je n'osais même plus sortir pour m'aventurer dans les escaliers et descendre au rez-de-chaussée arracher moi-même l'étiquette maudite.

J'ai pleuré toute la journée. Il est rentré triste et en colère, le petit papier rectangulaire froissé entre les doigts. Je ne sais plus comment nous nous sommes débrouillés pour que je puisse recevoir les documents que j'attendais.

C'est aussi dans cet appartement qu'il m'a demandée en mariage, quelques mois plus tard, pour que je puisse rester en France avec lui au-delà de l'année d'échange interuniversitaire.

Nous nous engueulions beaucoup et nous sentions bien que nous étions loin d'avoir fini d'en baver, mais nous ne baissions pas les bras. Quelque chose de plus fort (de plus viscéral, de plus inexplicable) que tout ça nous liait. Nous lie toujours.

PHILIPPE

Candeur, oui. Pour moi aussi, c'est le mot qui convient.

J'avais vingt-deux ans la première fois que j'ai vu Mélikah, vingt-trois lorsque nous sommes tombés amoureux, vingt-quatre lorsqu'elle m'a rejoint en France. Et surtout, je manquais terriblement d'expérience. Famille sans histoire, milieu protégé, études rectilignes, amours imaginaires : je ne savais rien de la vie ni de ses épreuves. Mon séjour à Montréal et la passion qui s'en est suivie ont été ma première, ma seule aventure. C'est pourquoi j'ai un peu de peine à me reconnaître dans les mots de Mélikah : « pour aller rejoindre cet homme... » Qui est ce monsieur ?

Je n'étais pas un homme. Pas même un adolescent. J'étais un enfant sérieux et naïf, une sorte de Candide au Québec. Innocent, comme on dit ici : c'est-à-dire niais par ignorance.

Le départ de Montréal, l'installation à Lyon, cette année dans l'étrange appartement-piscine de la Guillotière, nos premières disputes... j'ai traversé tout cela sans bien comprendre ce qui se passait. Je n'ai pas le souvenir d'avoir analysé ces turbulences, d'avoir cherché leur cause. Je n'ai pas fait grand-chose non plus pour les prévenir et pour protéger un peu mieux celle que j'aimais. (Cette propriétaire lyonnaise, *desperate housewife* faisant le tour de ses appartements en ville comme d'autres inspectent leurs plants de haricots... combien je regrette de ne pas lui avoir raccroché au nez !)

Bien sûr, je voyais ce que le changement de pays faisait à ma compagne. Je ne pouvais pas ne pas remarquer son désarroi. Je me rappelle cette fois où elle est rentrée les mains vides du supermarché – elle ne savait

pas qu'il fallait peser soi-même ses fruits et légumes et les clients, au lieu de l'aider, s'étaient impatientés derrière elle. Cette autre où elle est revenue en larmes de la boulangerie parce que la caissière l'avait malmenée. Je revois ses indignations face aux Miss Météo que les invités – presque tous de vieux mâles blancs – reluquaient de haut en bas tandis qu'elles descendaient, à peine vêtues, des marches d'escalier démesurées... Je me souviens d'une dispute mémorable, en voiture, à propos de Bison futé, un petit « Indien » qui informait les Français, à la télé et à la radio, sur le trafic routier et les conditions de circulation. Pour moi, Bison futé n'était qu'un personnage sympathique, une figure de mon enfance – un stéréotype culturel, peut-être, mais un stéréotype positif, qui mettait l'accent sur la clairvoyance de ces braves « Indiens » (oui, j'employais encore ce mot, même après un an au Québec : comme Candide, je n'apprenais pas vite). Mélikah y voyait une survivance du passé colonial et une preuve éclatante du racisme, plus ou moins latent, qui régnait dans mon pays. Nous avions débattu longuement, âprement, refusant de concéder ne serait-ce qu'une nuance pour faire un pas vers l'autre. Sans voir le problème qui se cachait derrière le petit personnage à coiffe de plumes, et qui le dépassait d'une bonne tête.

Pour être honnête, je crois que je donnais aux réactions de Mélikah les explications qui m'arrangeaient. Que je mettais ses indignations sur le compte de ses origines (mélange de politiquement correct nord-américain et de théâtralité maghrébine), de son genre (les femmes, c'est bien connu, maîtrisent mal leurs émotions) et de sa personnalité (Mélikah est intense, tout le monde le sait). Être candide n'empêche pas d'être inconsciemment raciste, misogyne et un peu con.

Jamais je n'ai envisagé que le problème puisse venir, au moins en partie, de mon pays. Que la France puisse être, surtout pour une Québécoise, un pays parfois rude et inamical, tant il est vrai que les relations sociales y prennent souvent la forme d'une lutte des egos et des volontés : c'est à celui qui imposera sa voix, qui jouera le mieux des

coudes pour gagner une ou deux places dans la file d'attente. La faute, je crois, à un modèle d'éducation qui, plus que l'empathie ou la solidarité, a longtemps valorisé le double idéal, légèrement contradictoire donc potentiellement névrotique, de l'obéissance et de la performance : le bon élève est celui qui se tait (première obsession : les sanctions) ; le meilleur, celui qui domine les autres (deuxième obsession : les classements). La faute, aussi, à cet héritage historique qui fait souvent figure d'éléphant dans la pièce : oui, la France est un ancien pays colonial qui ne s'est jamais vraiment remis de sa grandeur passée. Le complexe de supériorité que tant de nations attribuent aux Français a beau être un cliché désagréable, il n'est peut-être pas sans fondements... D'où viendrait, sinon, ce sentiment communément partagé que notre pays est là pour éclairer le monde ? Que notre mode de vie est le meilleur ? Notre vocabulaire et notre façon de parler, les seuls valables ? (Alors qu'il n'existe pas un, mais des accents français, longtemps réduits au silence par la voix trop forte de la norme parisienne.)

Bref, Mélikah ne délirait pas, et j'avais sous les yeux des indices qui auraient pu me permettre de la (ré)conforter. Cet « échange bilatéral », par exemple, entre l'Université de Montréal et l'École normale supérieure de Lyon (ENS), auquel nous avions participé l'un et l'autre. De mon côté, j'avais bénéficié non seulement d'un programme complet de cours, mais d'une charge de recherche et d'une charge d'enseignement. Mélikah pouvait certes suivre des séminaires, mais elle n'avait aucun moyen de travailler, ni sur le campus de l'ENS ni en dehors. Personne n'était là pour la guider dans sa thèse et dans son parcours universitaire. Ses premières semaines en France ont été occupées par une interminable série de visites médicales et de formalités administratives pour obtenir sa carte de séjour d'un an. Rien de comparable avec ce que j'avais vécu de l'autre côté.

Cet échange universitaire était déséquilibré (il a d'ailleurs été annulé par la suite). Le rapport entre nos deux pays était déséquilibré (cela va

un peu mieux, me semble-t-il, depuis quelques années, et la littérature y est peut-être pour quelque chose). Notre couple était déséquilibré, mais je refusais de le voir.

Il faut dire, à ma décharge, que j'étais un peu débordé par tout ce qui m'arrivait cette année-là. Outre l'irruption de Mélikah et de ses deux chats dans mon quotidien, cette année 2005-2006 a été celle de mes débuts dans l'enseignement, au niveau secondaire et à plein temps. J'allais travailler chaque jour la boule au ventre et les mains rongées par l'eczéma. J'aimais ce métier – comme j'aimais Mélikah, avec la certitude que j'allais faire ma vie avec elle, malgré les épreuves et les orages. Mais je me sentais jugé en permanence : par mes élèves, leurs parents, mes collègues, mes formateurs... Et, pire encore : par moi-même. Pour être à la hauteur de ces attentes, réelles ou imaginaires, je travaillais beaucoup et n'avais ni le temps ni la disponibilité d'esprit pour revenir sur nos turbulences intimes.

Quand bien même j'aurais eu tout le loisir du monde, je serais sans doute resté aussi sourd, aussi aveugle. La détresse des expatriés est de ces sentiments que l'on comprend mal, tant qu'on n'en a pas soi-même fait l'expérience. Je ne me mettrais vraiment à la place de Mélikah que douze ans plus tard, quand je la suivrais au Québec. À mon tour, je serais perplexe face aux prises électriques et aux vedettes locales – dans mon cas, ce serait en écoutant à la radio ces émissions de divertissement où tout le monde semble se connaître et rit de blagues que vous ne comprenez pas, comme si vous, auditeur, étiez l'invité invisible d'un dîner entre amis où personne n'a pris la peine de vous présenter. À mon tour, je rentrerais à la maison la gorge nouée – dans mon cas, ce serait parce que la postière du coin m'avait traité comme le maudit Français de service (j'osais déposer une réclamation pour un colis de Noël jamais livré). À mon tour, je réagirais excessivement à des événements en apparence anodins – certains jours, les blagues

anti-françaises, si fréquentes sur les réseaux sociaux au Québec, me mettraient hors de moi.

On m'objectera peut-être que ce sont des enjeux minuscules, des problèmes de riches. Bien sûr. Les vrais exilés, ceux qui fuient leur pays à cause de la guerre ou de la misère, ont bien d'autres difficultés à affronter. Mais je ne crois pas qu'elles annulent le sentiment fondamental d'être perpétuellement décalé, à sa place nulle part, cet « estrangement », comme le nommait le poète du Bellay, auteur des *Regrets*[2], l'un des plus beaux recueils sur la nostalgie du pays natal. Elles s'y ajoutent, au contraire, le rendant plus vif, plus insupportable.

Expatriés ou exilés, ceux qui se sont estrangés ont perdu la carapace que leur donnaient les habitudes, les façons de faire, de dire, de voir qui se sont accumulées autour d'eux depuis leur naissance. Ils avancent parmi nous la chair à vif. C'est pourquoi ils méritent, à mon avis, en plus de conditions matérielles acceptables, en plus du respect de leur dignité, toute la délicatesse du monde.

2. Joachim du Bellay, *Les Regrets* (1558), notamment disponible dans la collection « Poésie » des éditions Gallimard, Paris, 1990.